

Les principes du choix politique

PAR JEAN-MARIE DOMENACH

IL n'y a pas une technique des besoins, et, par-dessus, inopérantes, des mystiques de la cité. Il n'y a pas une technique du gouvernement, et, par-dessus, inopérante, une religion invisible de l'esprit. Le spirituel commande le politique et l'économique. L'esprit doit garder l'initiative et la maîtrise de ses buts, qui vont à l'homme par-dessus l'homme, et non pas au bien-être¹. » Ces phrases pressées, martelées, certaines souffrent peut-être, à vingt ans de distance, d'avoir éclaté comme un premier cri, mais pas une ne fut reniée. La politique n'est pas un souci d'esthète ou une spécialité de technicien, elle est commandée par le projet fondamental d'une révolution qui vise l'homme tout entier, et qui, issu d'une crise totale, ne saurait se borner à proposer l'accroissement ou la meilleure répartition des biens matériels, mais postule, comme le marxisme, un « saut qualitatif ».

Il est impossible d'isoler une « politique » de Mounier ; il ne nous a pas laissé de techniques d'organisation de la cité et les brèves parties de son œuvre où il a cru nécessaire d'ébaucher les structures de l'avenir sont certainement les moins durables. Sans doute nous faut-il un grand effort de l'imagination pour nous représenter avec quelle décision, quelle ardeur sans retour Mounier se porte à l'assaut du monde établi et en secoue les débris autour de lui comme une vieille poussière. Notre génération, menée par l'événement, marquée par trop

1. *Refaire la Renaissance* (*Esprit*, n° 1, oct. 1932, p. 11).

LES PRINCIPES DU CHOIX

de défaites, déçue par tant de penseurs et tant de héros, y verrait volontiers la marque de l'utopiste, le contraire même de l'esprit politique, qui se dit réaliste, efficace, et n'avance qu'au pas des masses ou des armées. Et pourtant cet homme qui refuse d'emblée de se placer sur le terrain de la manœuvre politique et prétend rallier les révolutionnaires à l'appel du « spirituel », maintiendra, sa vie durant, une attitude politique d'une exceptionnelle constance et exercera une influence encore difficile à mesurer sur l'orientation politique d'un large secteur de la jeunesse européenne. La raison en est sans doute que dans la crise contemporaine toute *pensée politique* véritable doit se fonder sur une remise en question radicale des formes de civilisation et de société, sur une philosophie d'ensemble, elle-même centrée sur une idée de l'homme. En dehors de cela, il n'y a plus de place pour une politique, mais seulement pour le confusionnisme sentimental ou moralisateur, la cuisine électorale et les habiletés de couloir. Mounier n'a pas créé de *doctrine* politique, mais de sa philosophie et de la ligne de ses attitudes pratiques se dégagent ces éléments antérieurs, qui, dans un monde en bouleversement, commandent le choix politique.



Au principe de la politique comme de toute la pensée d'Emmanuel Mounier se trouve le refus de l'ordre mensonger du capitalisme moderne. Mais prenons garde : nous avons été tellement influencés par la critique marxiste de l'aliénation que nous risquons de nous tromper sur l'angle d'attaque. « Notre philosophie, précisait Mounier dans son dernier éditorial, qui doit une partie de sa santé aux eaux marxistes, n'en a point cependant reçu le baptême. » C'est tout proche encore de Péguy, auquel il vient de consacrer son premier livre, que Mounier lance sa première dénonciation : moins la critique d'un *système* économique et politique que d'une *société*, et plus précisément, au sein de cette société, d'un « désordre spirituel ». L'expression même de « capitalisme », — Mounier, au début, l'emploie rarement, — ne définit pas exactement la direction d'une attaque qui vise la falsification des valeurs, la dissolution des rapports sociaux et l'avilissement des cœurs, dont est responsable le détournement de la révolution industrielle du XIX^e siècle par une société matérialiste et individualiste ; la technique a été retournée contre la personne, l'argent est devenu le maître des choses et des hommes et voudrait étendre son pouvoir jusque sur Dieu... Nous ne pouvons restituer ici l'ensemble de

JEAN-MARIE DOMENACH

cette critique portée contre le « désordre établi ». Mais il importe de noter qu'à son départ, elle est beaucoup plus inspirée de Péguy que de Marx. Elle est spirituelle, morale, avant d'être économique et politique. Et par là elle se veut en un sens plus radicale que celle de Marx : pour Mounier, comme pour Péguy (encore que celui-ci n'ait jamais précisé sa position en face du marxisme), le règne de l'argent a pourri si profondément les relations humaines qu'aucune classe, quelle que soit sa position dans les rapports de production et sa lutte contre un système qui l'opprime, n'est exempte de cette infection. Autrement dit, il s'est créé une « infrastructure » morale et sociale, tout aussi réelle que l'infrastructure économique ; il faut la bouleverser comme l'autre, en même temps que l'autre, faute de quoi toutes les institutions nouvelles ne seront qu'un mauvais plaquage, bientôt repris à son tour par les forces de décadence : « Toute révolution qui ne s'accompagnera pas d'une transfiguration mourra de sa mort¹. »

C'est un point qu'on ne saurait trop souligner, d'abord parce qu'il permet de situer exactement la perspective d'ensemble qui commande la politique de Mounier, ensuite parce que nos contemporains ont trop souvent tendance à croire qu'il existe au monde deux systèmes qui sont radicalement l'inverse l'un de l'autre : le capitalisme et le communisme. En réalité l'un procède dialectiquement de l'autre : cette négation dialectique a-t-elle aboli entre eux toute connaturalité ? Mounier ne le croit pas. Certes, il n'a jamais confondu, nous le verrons, la cause des opprimés avec celle de leurs oppresseurs, mais il tient que capitalisme et marxisme sont liés d'un lien originel, étant fondés tous deux sur une exploitation matérialiste de la révolution industrielle. Le collectivisme marxiste, bien qu'il se nourrisse d'un besoin de communauté, d'une volonté de participation qui anime aussi la révolution personnaliste et communautaire, n'est pas le dépassement de l'individualisme bourgeois, mais son envers. Une société matérialiste ne peut réellement nier une autre société matérialiste. L'oscillation de l'individualisme bourgeois au grégarisme socialiste n'est pas la révolution, même si elle se traduit par l'amélioration du sort du plus grand nombre. Marx comptait sur ces « hommes nouveaux » que sont les prolétaires pour « maîtriser les forces nouvelles de la société² ». Mounier pense que les forces nouvelles

1. Intervention à l'Union pour la Vérité (*Esprit*, avril 1933).

2. Allocution devant les Chartistes anglais, 1856 (*La Nef*, juin 1948).

LES PRINCIPES DU CHOIX

— la technique et ses prolongements industriel, étatique, psycho-physiologique — ne seront maîtrisées que par des hommes *renouvelés* ; car les prolétaires, s'il est vrai que vivent en eux une tradition et des vertus que n'ont pas toujours entamées les mœurs bourgeoises, s'il est vrai qu'ils portent les meilleures promesses d'avenir, ne sont pas, de par leur simple situation dialectique, des hommes nouveaux. Il est bien entendu que la « révolution spirituelle » n'est pas une diversion destinée à nous détourner de l'indispensable transformation des structures ; il y a un niveau de vie au-dessous duquel certaine façon de prêcher la révolution spirituelle peut être une odieuse mystification. Mais ce n'est pas une mystification moindre que de laisser croire qu'une transformation des structures se traduira automatiquement par une mutation de l'homme.

C'est ici que se noue avec le marxisme un débat préalable à la politique mais qui la commande en définitive, le seul débat qui vaille la peine d'être mené, car toute pensée politique qui n'est pas une couverture idéologique du capitalisme doit remonter avec le marxisme jusqu'à cette ligne de partage. A mesure qu'il assimilait les thèmes marxistes de l'aliénation et qu'il en fortifiait sa propre critique du capitalisme, Mounier développait sa critique du marxisme et la précisait à la lumière des expériences communistes qui débutent en Europe après la seconde guerre mondiale. Il s'agit au fond du développement sur deux lignes d'une même critique. Mounier « enveloppe » le marxisme (selon la juste expression de Desanti) dans une critique générale du matérialisme moderne, qui utilise *aussi* contre le marxisme un arsenal critique emprunté au marxisme lui-même. La place nous manque de nous étendre sur ce sujet. Qu'il nous suffise de noter que cette critique personnaliste du marxisme ne peut être rejetée au nom du réalisme. Bien au contraire, elle reproche fondamentalement au marxisme d'avoir méconnu certaines déterminations de la société moderne, qui pour n'être pas économiques n'en sont pas moins concrètes — déterminations technologiques, sociologiques, psychologiques et infra-psychologiques, — par là, d'avoir négligé « l'étonnante puissance d'accélération de l'avilissement », et finalement d'en devenir prisonnier. L'homme « perdu dans ses fabrications » est incapable de dominer les forces de tyrannie et de déshumanisation : issues de la révolution technique retournée contre la personne, elles affleurent également, comme une nappe souterraine, dans les régimes affrontés... Comment cela, sinon parce que la dialectique révolutionnaire « n'est pas uniquement une bataille horizontale entre deux forces matérielles,

JEAN-MARIE DOMENACH

opprimée et opprimante : l'oppression est au tissu de nos cœurs ».

Dans un monde qui n'en a pas fini avec le système concentrationnaire, coïncés entre « une démocratie malade de l'argent et un socialisme malade de l'État », nous comprenons mieux l'intuition première de Mounier, la valeur pleinement politique de son appel à la « révolution spirituelle », à la métamorphose de l'homme, qu'il résume dans un cri repris à Socrate : « μετανοήτε, Changez le cœur de votre cœur¹ ! »

Révolution spirituelle, révolution des structures, les deux sont liées par Mounier dès son premier éditorial, et le resteront jusqu'à la fin, même si l'accent vient à se déplacer légèrement. Devant toutes les deux, la politique s'interpose, avec la mystification de ses promesses et de ses disputes : écran grossier des rivalités électorales et du jeu parlementaire, écran plus subtil lorsqu'elle prétend mobiliser le spirituel à ses fins propres. Il y a nécessité d'organiser la cité pour mettre fin à l'injustice, et répartir la production selon le travail et les besoins, créer ce niveau de bien-être au-dessous duquel l'homme ne saurait être qu'esclave : de ceci, la politique parlementaire, esclave des puissances d'argent et des intérêts électoraux, est congénitalement incapable. Il y a nécessité d'ordonner la société à la personne, de substituer à la civilisation de l'argent la civilisation du travail, de recréer une culture, un art, une pédagogie, et des communautés humaines : de cela aussi, la politique parlementaire est incapable, bien plus elle sabote constamment cet effort, mobilisant périodiquement à son profit la justice, la famille, et la religion. L'idée que le personnalisme puisse déboucher dans ce jeu truqué a toujours semblé à Mounier parfaitement ridicule. Il rejoint ici encore Péguy, et toute la tradition proudhonienne et anarchiste du socialisme français qui s'élève contre la dégradation du mouvement ouvrier par la politique. La résumant dans cette étude centrale qu'est *Anarchie et Personnalisme*, il parle d'« une sorte de suture vitale entre le matériel et le spirituel vrai, par-dessus les vains fantasmes des hommes ». On peut méditer cette expression : elle formule une idée commune à *Esprit* dans ses débuts et aux nombreux groupes révolutionnaires non-marxistes qui s'efforcent au

1. *Refaire la Renaissance* (*Esprit*, oct. 1932).

LES PRINCIPES DU CHOIX

même moment de recueillir l'héritage proudhonien. Matériel et spirituel doivent se rejoindre et se réconcilier par-dessus le cadavre encombrant de cette politique qui n'en finit pas de pourrir. D'un côté il faut assurer le matériel, organiser rationnellement les bases économiques de la cité ; les politiciens incompetents seront avantageusement remplacés dans cette besogne par des techniciens inventifs : d'où la floraison des plans et cette espèce d'organicisme un peu naïf qui marqua les efforts, d'ailleurs si méritoires (l'imagination politique est vertu rare en France) de l'*Ordre Nouveau*. *Esprit* n'y a pas échappé dans ses premières années. Ainsi seront créées les conditions minimum qui permettront au spirituel de s'épanouir, c'est-à-dire à la personne de se former pleinement par l'éducation, la culture et la médiation des communautés déliées d'un trop long mensonge et rendues à leur fonction vivifiante : église, famille, syndicats, mouvements de jeunesse... Quant à l'État, il sera réduit, dans la conduite matérielle de la cité, à un rôle de régulateur suprême, et, pour ce qui est de l'épanouissement spirituel, à un rôle de mainteneur et d'arbitre, respectueux du pluralisme des tendances et des institutions. Cette conception foncièrement antijacobine caractérise les débuts d'*Esprit* et se rapproche des constructions fédéralistes de type proudhonien, alors très en faveur.

S'il est une conviction enracinée chez Mounier et ses camarades, c'est que le monde capitaliste secoué par la crise, en mal de fascisme, est à son déclin et ne tardera plus à s'effondrer en Europe. Il ne faut pas négliger, bien sûr, de hâter cet effondrement, mais, puisqu'il est fatal, il revient surtout au personnalisme d'employer toutes ses forces à la maturation de la « révolution spirituelle » sans laquelle la chute du capitalisme ne saurait apporter de véritable renouveau. Comment ? Par une « technique des moyens spirituels », qui rompe avec les pauvres ruses de la tactique politique ; par un intense effort de démystification et d'éducation qui porte sur tous les instruments, sur toutes les communautés qui ont pour but de former les hommes : presse, école, famille, syndicats, églises, etc. ; par une action continuelle de « greffe cellulaire » que le *Manifeste* résume ainsi : « placer dans tous les organes vitaux, aujourd'hui sclérosés, de la civilisation décadente, les germes et le ferment d'une civilisation nouvelle¹ ». Ainsi, la révolution violente contre le capitalisme usurpateur pourra venir lorsque

1. *Manifeste au service du personnalisme*, p. 238.

JEAN-MARIE DOMENACH

« les formes de remplacement seront suffisamment mûres pour prétendre à l'héritage du désordre agonisant ».

Bientôt certains traits un peu utopiques de cette position première vont disparaître. Le capitalisme s'avérera plus coriace, et son succédané, le fascisme, deviendra assez menaçant pour que s'opère un rassemblement d'urgence. Mais Mounier ne renoncera jamais à ces lignes de force : liaison dialectique de la révolution spirituelle et de la révolution des structures, lutte contre « l'inflation de la politique » et la tyrannie de l'État.

En attendant il y a dans cette première philosophie politique (qui, encore une fois, sera maintenue pour l'essentiel) une intention qui doit être soulignée : Mounier réduit à l'extrême la politique proprement dite, qui lui paraît un champ de luttes avilissantes et stériles ; il vise à une cité *matériellement* organisée, mais à la différence de tant d'autres théoriciens, il ne se perd pas dans les schémas d'organisation ; son rêve n'est pas d'une cité du bien-être, mais d'une cité qui donne le maximum de chances au développement personnel. Et il sait que cette cité, il est illusoire de penser que la lutte économique et politique à elle seule puisse l'établir. D'autres obstacles nous séparent d'elles : l'ignorance, le mensonge, les passions. D'où son souci constant de ne jamais laisser *se durcir, se scléroser* les doctrines et les attitudes, surtout quand elles sont les plus proches des siennes, sa volonté de ne rien concéder aux techniques de mensonge, son angoisse devant des procédés de lutte qui accroissent l'*opacité* entre les hommes et reculent à mesure la cité qu'ils prétendent rapprocher ; car cette cité n'est pas seulement une cité de justice, mais aussi, mais en même temps une cité de vérité et de compréhension. Je veux m'avancer ici avec prudence, car il n'en est fait aucune mention dans les écrits de Mounier, mais il me semble qu'il y a dans sa philosophie politique un platonisme implicite, comme chez le Péguy de la « Cité Harmonieuse » (cela venait-il chez lui directement de Platon qu'il étudia ou par l'intermédiaire de Péguy ?). On trouverait facilement dans ses premières déclarations quelque penchant à croire, comme Péguy aussi le crut d'abord, mais explicitement, que la cité parfaite triomphera de par sa seule exposition et que les hommes se rallieront à cette idée, pourvu qu'elle leur soit clairement enseignée.

En tout cas, inlassablement, il pourchasse l'incompréhension, l'obscurcissement, chez les autres et chez lui-même, il rappelle les autres et lui-même à leur fidélité originelle, il les ramène et se ramène à l'inspiration première d'une foi et d'une doctrine toujours en danger de sclérose et d'intolérance. Comme Péguy,

LES PRINCIPES DU CHOIX

il en appelle d'une tradition moins profonde à une tradition plus profonde et du niveau où se durcissent les politiques à ce point de source où sont venues s'abreuver les mystiques ; c'est cet effort auquel il convie les marxistes dans le cahier *Marxisme ouvert contre marxisme scholastique*¹, mais non sans l'avoir continuellement pratiqué pour lui-même, et en particulier dans cet admirable essai² où il montre comment la notion de progrès se rattache à un christianisme nettoyé de l'enduit d'individualisme et de pessimisme qui en avait déformé le visage.

Mystique, qu'on entende bien ce mot controversé ; Mounier le définit lui-même : « une doctrine, un mouvement d'action dans l'intégrité de son inspiration et la ferveur de sa jeunesse spirituelle, vivant dans des cœurs vivants³ ». La mystique se dégrade en politique, on le sait bien, mais elle se dégrade plus pernicieusement encore en un magma d'idées vagues à reflet sentimental, aussi dénuées de contenu réel que d'élan spirituel, ce que Mounier dénomme la « mythique » ; et c'est là qu'il faut être vigilant sous peine de tomber bientôt prisonnier — d'autant plus vigilant et d'autant plus sévère que c'est avec notre propre mystique qu'on est en train de faire de la fausse monnaie. D'où le *Court traité de la mythique de gauche*, article retentissant, typique d'un effort qui ne sera jamais abandonné. Et si la « révolution contre les mythes » vise bien entendu la monstrueuse mythologie fasciste⁴, elle ne doit pas attaquer avec moins d'ardeur la corruption qui se fait tout près de nous, en nous. Les démocrates-chrétiens, ces hommes qui « s'effrayent de sentir sous un nouveau soleil leur ombre passer de l'autre côté de leur corps⁵ », Mounier les dénonce certes — et nous y reviendrons — pour les compromissions de leur politique mais plus encore pour l'inadmissible compromission de leur mystique religieuse avec « l'idéologie de gauche », idéologie aussi périmée que celle de droite, et peut-être plus irréaliste et plus inefficace encore⁶.

1. *Esprit*, mai-juin 1948.

2. *Le Christianisme et la notion de Progrès*, dans la *Petite Peur du XX^e siècle*.

3. *Court traité de la mythique de gauche* (*Esprit*, mars 1938).

4. Cf. le cahier : *Préfascisme français* (*Esprit*, décembre 1938).

5. *Confession pour nous autres chrétiens* (*Esprit*, n° 6, p. 381).

6. Cf. *Esprit*, n° 21. *Y a-t-il une politique chrétienne?* et la lettre ouverte à Paul Archambault, parue dans *L'Aube*, le 27 février 1934 : « Tout le drame entre vous et nous est que le monde a tourné, que les positions ont été bouleversées, et que, sous des mots malgré vous trompeurs, vous nous proposez le même choix, c'est-à-dire un choix sur le passé, sur des données académiques, pour répondre aux questions d'un monde nouveau. Vous êtes, par toute une

JEAN-MARIE DOMENACH

Nous touchons ici cette zone des attitudes, plus fondamentales que les positions prises, parce qu'elles peuvent être à l'origine des nouvelles réponses qui nous seront demandées. Mounier ne se présente pas comme un conquérant, comme un leader ; il ne fonde pas de parti, il ne prêche pas pour un parti. Il demande à chacun d'être pleinement lui-même dans la communauté où il s'est engagé, et s'il faut la redresser, de le tenter d'abord de l'intérieur, après en avoir préalablement assumé les faiblesses et les fautes. Il n'aime pas ceux qui dansent dans les marges sur un air de valse-hésitation ; il demande des engagements durs, affirmés, pour pouvoir être exigeants¹. Rien ne lui est plus étranger que les scissionnaires, les dissidents, les hétérodoxes, qui n'ont pas passé par cette dialectique préalable de la solidarité. S'il fonde *Esprit*, c'est pour aider des avant-gardes diversement engagées à faire, chacune pour son compte, le travail de démystification, de retour aux sources — ce n'est pas, comme il le dit dans son dernier éditorial, pour constituer « un herbier de démissionnaires ». Il pratique en effet cette règle, héritée de Péguy, qu'il est malhonnête d'opposer mystique à politique, que les vrais débats, les seuls qui comptent, ne se déroulent que de mystique à mystique. Comme Péguy, il pense, au fond, qu'entre des hommes ramenés à leur fidélité, qu'entre des doctrines rendues à leur pureté, une certaine entente est possible, la compréhension et l'estime en tout cas sont certaines. Au principe de ce travail acharné de *déblaiement*, on trouverait, j'en suis convaincu, cette intuition de Péguy sur laquelle nous n'avons pas fini de méditer, qu'il y a moins de distance entre deux mystiques affrontées qu'entre une mystique et la politique qui en est issue, moins de distance entre des hommes qui s'opposent avec leur foi et leur dévouement, qu'entre des militants révolutionnaires et des politiciens démagogues.

« *La politique*, écrivait à Mounier en 1935 le fasciste italien

part de vous-mêmes, qui informe jusqu'à votre indéniable attention à l'histoire vivante, des républicains d'avant-guerre (...). La république libérale et parlementaire, telle que vous l'avez connue adolescente et menacée, fut pour vous quelque chose comme un sacrement. Voilà, plus importante que vos formules, l'atmosphère où elles ont grandi. »

1. Cf. en particulier l'ouverture du « débat à haute voix » dans le numéro de février 1946 consacré au *Communisme devant nous* : « Le dialogue que nous ouvrons, nous l'adressons au communisme militant, non pas à la troupe folle du conformisme communiste. Si j'étais communiste, je ne mépriserais rien tant que ces fantômes à la recherche d'une chaîne et d'un poids, ces désossés de la littérature, ces néants qui ont besoin de soins de cour pour ne pas s'évaporer sur place, et qui se pâment à la force, quel que soit son nom. »

LES PRINCIPES DU CHOIX

G. de Santillana, *la politique n'est pas pour vous l'affirmation contre quelque chose, elle est la préparation d'une communion*¹. » C'est la critique la plus pénétrante qu'on puisse faire de la pensée politique de Mounier, et en même temps le plus bel éloge de sa grandeur. Je parlais tout à l'heure de platonisme implicite ; comme chez Péguy, il est bientôt recouvert par une intention chrétienne de source plus profonde. Certes Mounier se bat sans relâche contre la « politique chrétienne », fût-elle de gauche, mais comment ne pas voir dans cette revendication d'une cité harmonieuse, d'une cité fraternelle qui ne laisse aucun homme au dehors, à moins qu'il ne se soit exclu lui-même, dans ce primat donné à l'éclaircissement, au dialogue, sur la conquête du pouvoir et l'élimination de l'adversaire, le reflet d'une charité qui lui commande de ne désespérer de personne, d'ignorer les fins de non-recevoir et de répondre à l'injure par l'ouverture du cœur et de la raison : « Mon Évangile m'apprend qu'on n'est pas plus malin que son Dieu qui cherche toujours une voie vers le cœur du plus désespérant des hommes (...). Il y a toujours quelqu'un pour écouter les monologues. Il n'y a pas de monologue². »

Nous nous faisons ici les uns et les autres, autant que nous le pouvons, les serviteurs de sa pensée. Nous tâchons de ne pas la tirer à nous, mais nous ne prétendons pas aux sérénités critiques, nous ne sommes pas un jury d'université. Nous voudrions parler de lui, comme il nous apprend à le faire, cet homme rude, avec notre être tout entier. Étant plus jeune, je ne fus pas de ses compagnons d'avant-guerre ; tout un mouvement de sa pensée ne parvient donc à moi qu'à travers mon histoire propre et l'histoire de notre génération, à travers le vrai et le faux de notre expérience, à travers nos préjugés, nos haines et nos amours — et par conséquent à travers d'inévitables déformations. Il était honnête d'en avertir le lecteur.

Nous sommes nés à la conscience politique dans un pays occupé et avili. Notre premier soin ne fut pas la méditation, mais le combat. On comprendra qu'à ceux qui maniaient la propagande et la mitraille, la technique des moyens spirituels parût une fable assez démodée ; et ce besoin qu'avait

1. *Esprit*, sept. 1935, p. 737.

2. Réponse à Garaudy, dans *Esprit*, mars 1950, p. 540.

JEAN-MARIE DOMENACH

Mounier de ne rien laisser dans l'ombre, ce nuancement perpétuel, non seulement de sa propre pensée, mais de celle de l'adversaire, cet effort pour comprendre d'abord, pour élucider les moindres termes du débat, tout cela nous agaçaît quelquefois. Pour nous, la première réalité était l'ennemi et la première volonté était la libération révolutionnaire du pays. Aujourd'hui bien des enthousiasmes sont restés sur le chemin ; le culte de l'« efficacité » a délivré ses pauvres vertus, le « réalisme » est solidement tenu en main par nos gouvernements. Nous comprenons mieux. La liaison s'est faite avec Mounier. Mais en même temps cette expérience de jeunesse nous met à même d'apprécier plus exactement sa grande force politique.

L'évolution de Mounier et d'*Esprit* est unique dans l'histoire française contemporaine. C'est en effet le seul exemple d'une tentative révolutionnaire non stalinienne qui n'ait sombré ni dans l'anticommunisme de combat, ni dans le réformisme parlementaire ou technocratique. Et pourtant le danger était grand : renvoyer dos à dos les partis de droite et de gauche, refuser toute valeur aux débats politiques, c'est le chemin ordinaire des utopistes : épris de pureté, mais accrochés à leurs plans salvateurs, ils ne maudissent souvent la politique que pour échouer au service de forces plus obscures, car pour eux devient bon tout ce qui aide à la réalisation de leurs vues, quels que soient les intérêts financiers ou politiques de ceux qui les soutiennent. Bien plus, certaine façon idéaliste de poser les problèmes de la cité révolutionnaire, la postulation d'un épanouissement total de la personne humaine, conduisent à l'impatience des moyens, à la sous-estimation des obstacles, et finalement à la croyance qu'il est possible de réaliser la révolution en chambre sans le concours des masses. Bref, une conception a-politique et « spirituelle » de la révolution, l'accent mis sur la compréhension et la communion avant d'être mis sur la lutte, ont poussé de nombreux théoriciens à ce genre d'utopies qui donnent si facilement la main aux forces qu'elles prétendaient combattre et à qui elles fournissent finalement d'utiles couvertures idéologiques. Regardons autour de nous : les grandes administrations, nationales et internationales, les fauteuils des ministères sont remplis de ces anciens combattants de la révolution. Avides d'une révolution intégrale et pure, d'une libération immédiate, ils ont fini par composer avec le régime qu'ils voulaient abattre. Et s'ils se prétendent encore fidèles, c'est qu'ils sont toujours contre les communistes. Mounier n'a pas composé. Il n'a rien cédé à la « logique de l'anticommunisme ». Il n'a pas été, à la faveur de naïvetés utopiques

LES PRINCIPES DU CHOIX

ou de plans réformistes, repris en main par le désordre établi. Il a continué d'avoir une politique, il est resté présent à la politique — bien plus, il y a affirmé toujours plus fortement sa présence ; à sa première conception de la révolution, volontairement détachée du jeu politique, à la fois « organiciste » au plan matériel, et « convertisseuse » ou purificatrice au plan spirituel, il a progressivement substitué une attitude plus souple et plus concrète, plus soucieuse du jeu des forces, plus consciente de l'épaisseur des obstacles et de la résistance de l'ennemi. Bref, il a reconnu dans la politique non plus uniquement une sorte de « préparation à la communion », mais d'abord un terrain de luttes où se joue et peut se perdre le destin des hommes, leur liberté et leur espoir d'une cité meilleure.

Pourquoi cette exception ? Quelles sont les raisons de cette évolution ? Les doctrines, nous en avons fait l'expérience, comptent moins à certaines heures que ce qu'on appelle le sentiment ou le cœur : des fidélités capables de rabattre les constructions de l'esprit sur l'humilité du réel. Et d'abord — c'est apparemment banal, et c'est pourtant exceptionnel : Mounier est resté fidèle aux dénonciations de sa jeunesse, il est resté, si j'ose dire, fidèle à l'ennemi qu'il avait résolu d'abattre, à ce capitalisme dont il a dit en 1933, une fois pour toutes : « Jamais tyran ne disposa d'un aussi universel pouvoir de broyer les hommes, par la misère ou par la guerre, d'un bout à l'autre de la terre aucun tyran n'accumula dans le silence de la normalité autant de ruines et d'injustices¹. »

Malgré sa répulsion devant le tour pris par les révolutions communistes, malgré les infamies dont il fut abreuvé dans ses derniers mois par les polémistes staliniens, il ne relâcha pas sa prise. Il s'était déclaré en « état de guerre » avec la société capitaliste ; il ne conclut jamais d'armistice.

C'est cela qui fait de Mounier un penseur proprement politique : il garda toujours le sens de l'ennemi, et ce « discernement combattif », comme il disait, qui l'alertait sur ses ruses et ses innombrables déguisements. Il était « sensibilisé » à la mystification. A la différence de tant de théoriciens et de politiciens, il voyait derrière les phrases, derrière les idéologies, la réalité des intérêts et des puissances. Quand il pensait politique, de plus en plus il se situait sur le terrain où les forces jouent, se contrarient, s'utilisent, où les conséquences d'un

1. *Confession pour nous autres chrétiens* (*Esprit*, n° 6, p. 888).

geste peuvent être inverses de son intention, où, comme le disait magnifiquement Bossuet (car il existe aussi un réalisme politique d'essence chrétienne), « il n'y a pas de puissance qui ne serve à d'autres desseins que les siens ». Son double refus du capitalisme et du communisme aurait pu le pousser à incarner sa doctrine dans une « Troisième force » ; ses meilleurs amis l'y invitaient, mais son réflexe est net dès 1936 : « Une troisième force prématurée, qui ne ferait que rajeunir le visage d'une bourgeoisie épuisée, compromettant à jamais les valeurs que nous voulons sauver, doit être regardée comme le principal danger qui guette immédiatement notre action¹. » Tout près de lui, frères dans sa foi, les « démocrates-chrétiens » menaient, avec des moyens infimes, une lutte souvent courageuse contre la république conservatrice. Mais là aussi, le diagnostic est infaillible : derrière le P.D.P., Mounier aperçoit se lever l'ombre du M.R.P. et des partis démocrates-chrétiens de l'Europe actuelle. « Leur principal résultat, écrit-il en 1934, est de détourner les énergies et fixer les cœurs satisfaits sur cette « projection sociologique » de la religion, qui est sa constante menace intérieure². » Écoutons encore la réponse à Paul Archambault ; toute la dialectique d'une inlassable démystification y est concentrée en phrases cinglantes : « A beaucoup de démocrates-chrétiens, nous reprochons précisément de n'avoir pas (...) cherché avec suffisamment de grandeur l'audacieuse tradition qui les eût poussés à l'avant-garde, au lieu de les paralyser dans les fluctuations modérées jusqu'à en faire trop souvent la dernière et malsonnante remorque de la réaction. Il y a plus. On ne dénoncera pas assez le mensonge démocratique en régime capitaliste. La liberté capitaliste a livré la démocratie libérale, en utilisant ses formules mêmes et les armes qu'elle lui donnait, à l'oligarchie des riches (oligarchie de puissance et de classe) ; puis, au dernier stade, à un étatisme contrôlé par la grande banque et la grande industrie ; qui se sont emparées non seulement des commandes occultes de l'organisme politique, mais de la presse, de l'opinion, de la culture, parfois des représentants mêmes du spirituel, pour dicter les volontés d'une classe et modeler jusqu'aux aspirations des masses à l'image des leurs, tout en leur refusant les moyens de les réaliser (...). Je lis dans votre lettre, monsieur, des mots durs contre la corruption qui nous submerge. Ici encore, je

1. *Manifeste*, p. 241.

2. *Y a-t-il une politique chrétienne ?* (*Esprit*, juin 1934).

LES PRINCIPES DU CHOIX

crains que vous ne reconnaissiez le mal que comme un mal du dehors, l'encrassement d'un rouage sain. Ne diminuons pas le problème : il s'agit de l'emprise, sur une structure démocratique défaillante, d'une structure capitaliste inacceptable. Il ne s'agit pas de purifier, mais de reprendre à la racine toutes les structures sociales, courageusement — et le cœur des hommes au surplus, mais ceci est autre chose. »

Ce fut la même réaction, immédiate, au munichisme. Et plus tard, après la guerre, Mounier discerne dès 1945 la mystification des fameuses « valeurs occidentales » au nom desquelles s'amorce le bloc des États capitalistes : « Des valeurs occidentales (...), il faut dire ce que nous avons dit toujours des « valeurs spirituelles » : qu'elles sont aujourd'hui aussi dépréciées et compromises que la monnaie qui en distribue généralement l'usage¹. » Il faut lire tout cet article sur le *Casse-cou occidental* : l'attitude qui y est définie à l'égard de l'U.R.S.S. reste actuelle. En 1947, il sonne l'alarme : *la pause des fascismes est terminée*². Un an après, il attire l'attention des fédéralistes désintéressés sur des « jeux dont ils ne semblent pas toujours conscients³ ». Faut-il continuer ? C'est toute la collection d'*Esprit* que nous devrions citer pour donner une idée complète de cette clairvoyance jamais en défaut.

A un intellectuel qui se proclame en état de guerre avec le désordre établi, mais qui n'est pas encadré dans l'action quotidienne des masses, il faut un poids pour lester sa rigueur, pour l'aider à résister à la pression à la fois insinuante et brutale du monde de l'argent. Ce fut là, sans doute, le souci dominant d'Emmanuel Mounier, le point où sa fidélité politique recoupe sa fidélité chrétienne et où toutes les ressources de l'homme en lui se concentrent. Les communistes savent bien de quel arsenal de moyens dispose la société bourgeoise pour circonvenir ceux qui la battent en brèche. Quand cette séduction s'exerce sur des penseurs isolés et qu'elle se conjugue avec l'action de harcèlement et de diffamation menée par les communistes, il est rare qu'elle ne parvienne pas à faire basculer les plus solides résolutions dans un anticommunisme désormais classique. La force de Mounier fut précisément de ne pas se laisser isoler, non seulement pratiquement, mais moralement et spirituellement. Cette « technique des moyens spirituels » où nous avons

1. *Le Casse-Cou occidental* (*Esprit*, nov. 1945).

2. *Esprit*, décembre 1947.

3. *Les deux visages du fédéralisme* (*Esprit*, novembre 1948).

JEAN-MARIE DOMENACH

pu craindre une espèce de purisme, elle apparaît ici dans sa pleine efficacité révolutionnaire. Mounier pauvre, Mounier imprégnant sa vie du refus pratique des valeurs bourgeoises, se pliant à un style nouveau de rapports personnels, c'est le garant de Mounier demeuré rigoureusement fidèle à son combat public. Cette conduite éthique recèle une valeur pleinement politique.

Il peut se tenir ainsi, sans hypocrisie et solidement, dans le camp des opprimés à l'émancipation desquels il a lié sa vie. Car, s'il refuse les faux dilemmes partisans, il s'est rangé du premier mouvement aux côtés des opprimés, des prolétaires, des colonisés. Il le proclame dès le début, dans sa réponse frémissante à Garric et Mauriac : « Si ce mot (révolution) a raison, malgré tout, pour nous, contre ses impuretés, c'est pour ce long séjour qu'il a fait du côté où l'on reçoit systématiquement les coups, ceux du sort, ceux du régime et ceux de la police, du côté où se maintiennent encore dans l'oppression les instincts primaires de justice, disons-le pour M. Mauriac : du côté où la Croix est présente quotidiennement dans la chair des hommes¹. » Il le redira presque en mêmes termes dans son dernier éditorial : *Fidélité*². En effet il n'est pas pour lui de fidélité plus constamment affirmée, plus attachée au profond de son cœur.



Le « progressisme » de Mounier (on voudra bien entendre ce mot hors de l'abus qu'en fait le vocabulaire partisan) s'appuie sur un double fondement. Le premier, c'est la croyance en un progrès de l'histoire, croyance débarrassée des illusions primaires du scientisme et à laquelle il restitue ses vraies sources chrétiennes. Les mystifications de l'antitechnicisme, les rêveries catastrophiques ne l'ont jamais tenté ; il les rejette au nom de sa foi : « L'homme est créé pour faire violence à Dieu. S'il se fait violence à lui-même pour se diviniser dans l'imitation et le prolongement du Christ, comment ne pourrait-il faire violence à la nature pour la diviniser à son tour³ ? » Dans ce mouvement premier de réaction au désespoir, de foi en l'homme, dans ce projet de conquérir la nature, sa philosophie est spirituellement accordée avec le marxisme. Mais il ne transmue

1. *Destin du spirituel* (*Esprit*, n° 8).

2. *Esprit*, février 1950.

3. *La Petite Peur du XX^e siècle*, p. 140.

LES PRINCIPES DU CHOIX

pas comme d'autres sa foi religieuse en foi politique : son christianisme lui donne les grandes orientations et finalement lui inspire ces réflexes initiaux qui commandent les positions politiques ; cependant il n'en tire aucune sacralisation, aucun messianisme politique. Sa solidarité avec les opprimés a un aspect sentimental certes, elle le classe dans le grand courant de gauche, mais il n'en cache pas l'inspiration chrétienne : « Mon Évangile est l'Évangile des pauvres. Jamais il ne me réjouira de ce qui peut diviser le monde et l'espoir des pauvres. Ce n'est pas une politique, je le sais bien, mais c'est un cadre préalable à toute politique et une raison suffisante de refuser certaines politiques¹. » C'est une raison suffisante de refuser l'anticommunisme de combat (et cette raison, toute évangélique qu'elle est, se trouve politiquement assez justifiée par l'histoire de ces dernières années) — mais ce n'est pas une raison de doubler l'eschatologie marxiste par le messianisme chrétien et de voir dans le prolétariat un nouveau rédempteur. Il le précise à l'intention du Père Fessard : « Du mouvement socialiste et prolétarien des cent dernières années, si je pense qu'il va dans le sens de l'histoire, c'est à la lumière d'une conjoncture naturelle. Elle n'exclut pas que cent fois sur la route, devant telle transformation, telle bifurcation, la question se repose entière de savoir si l'on suit le bon sens ou un chemin égaré. Elle n'implique pas que la christification du monde exige *nécessairement* la collectivisation des instruments de production....² »

Ces fondements préalables une fois éclairés, on ne s'étonnera pas que le grand débat politique de Mounier ait été avec le Parti communiste et qu'il n'ait pratiquement pas cessé de se confronter à la critique que Paul Nizan portait contre *Esprit* dès sa fondation : « Une tentative qui ne se fonde pas sur la classe révolutionnaire ne comporte pas de point d'application. » Mounier s'est toujours refusé à l'identification entre classe ouvrière, prolétariat et parti communiste, qui, implicitement ou explicitement, a toujours été le motif des invitations ou des attaques dont il fut l'objet de la part des intellectuels communistes³. Il tient que la tradition ouvrière ne peut être réduite aux formes staliniennes, que « l'humeur populaire est spontanément plus prête que l'on croit à joindre l'avenir du

1. *Esprit*, mars 1950, p. 546.

2. *Feu la Chrétienté*, p. 171.

3. La dernière et assurément la plus intéressante fut celle de Jean Desanti : *Scrupules et ruses d'E. Mounier* (*Nouvelle Critique*, oct. 1949).

JEAN-MARIE DOMENACH

peuple au sens de la personne qu'à l'autoritarisme prolétarien¹ », et il prétend bien « ne pas se laisser couper du prolétariat parce qu'une administration vous refuse le visa² ». Mais il constate en même temps, surtout depuis la Libération, qu'en fait le Parti communiste français représente la plus grande part du prolétariat et la majorité de ses militants valables, et que la dissolution du socialisme S.F.I.O. fait de lui pratiquement le seul défenseur des masses ouvrières, « l'armature des réprouvés ». Et sur eux, il a toujours « refusé de tirer ». Mille fois il a répété ses avertissements aux anticommunistes, il les a mis en face de cette solidarité de fait, qui, si elle n'interdit ni la controverse ni l'opposition, transforme certaines attaques en blessures déchirantes : « La flèche dirigée sur le parti atteint dans sa chair même l'espoir des désespérés et dans sa force leur silencieuse armée³. »

Certes, après l'élimination des partis frères en démocratie populaire, Prague, le procès Rajk, l'affaire yougoslave, le constat dressé dans l'éditorial de février 1950 est sévère pour le Parti communiste. Mounier y invite à chercher sur de nouvelles voies l'accomplissement de la tâche révolutionnaire et le rassemblement de la gauche non-stalinienne, sincèrement, mais en refusant les formations hâtives qui, « n'ayant ni l'assiette doctrinale ni l'assiette populaire nécessaire pour rejoindre autre chose que les confusions du travaillisme ou les faiblesses du R.D.R.⁴ », ne seraient finalement que des entreprises de diversion pour le plus grand profit du capitalisme. Ce fut, dans ses derniers mois, une de ses plus vives préoccupations, qu'il traduisit par une mise en garde contre « l'opération titisme français⁵ » et l'appel aux groupes Esprit que cite Goguel dans son article.

A ce long débat, que, pour sa part, il ne laissa jamais dévier par les injures et les coups bas, Mounier ne put donner une conclusion, qui dépendait aussi d'autres partenaires et de circonstances mouvantes. Mais n'est-ce pas assez qu'il l'ait mené avec une rigueur inlassable ? qu'il ait toujours refusé, d'un côté comme de l'autre, le compromis de la fatigue ou de la tactique et nous ait chevillé au cœur cette insatisfaction maîtresse : « le scandale règnera dans le monde tant que la masse

1. *Anarchie et personnalisme* (*Liberté sous conditions*, p. 219).

2. *Esprit*, février 1950, p. 180.

3. *Débat à haute voix* (*Esprit*, février 1946, p. 167).

4. *Esprit*, avril 1950, p. 660.

5. *Esprit*, avril 1950, p. 662.

LES PRINCIPES DU CHOIX

des chrétiens ne pourra pas combattre sans réserves avec la masse des pauvres et des opprimés » — qu'il nous ait laissé dans sa réponse à Maurice Thorez le modèle d'une recherche infatigable des bases d'un grand rassemblement populaire : « La jonction des masses qui composent actuellement le Parti communiste et des autres forces vives de la nation reste un but à poursuivre inlassablement, quelque nombreux que soient les échecs, car sans elle, il n'y a pas de paix civile ni de paix internationale¹. » N'est-ce pas assez qu'après vingt ans d'un dialogue où tant d'autres ont usé leur patience et perdu leur sang-froid, il nous en ait légué les termes intacts : attachement indéracnable à la cause des opprimés, disponibilité aux formes nouvelles de l'action, sens réaliste des forces affrontées et oubli des questions personnelles, mais aussi refus de la fascination, dégoût des compromis sentimentaux et des habiletés tactiques, exigence d'un respect mutuel, fermeté sur les principes et les buts fondamentaux². Les alliances de dupes ni les embrassades passagères ne le tentent, car, s'il n'a cessé de lutter pour l'unité du mouvement ouvrier et des forces révolutionnaires, Mounier nous a appris qu'il ne sert à rien de s'allier dans la confusion. On lui a reproché comme une diversion son souci de questionner, d'élucider et d'établir les débats en vérité : c'était, là aussi, la marque d'un esprit politique qui connaissait les lendemains des cartels d'enthousiasmes et avait la vision réaliste du rôle exact dévolu aux « intellectuels d'*Esprit* » dans le combat politique : « Nous continuons à penser qu'en allant au cœur des problèmes nous servons l'unité future mieux que les ruses véreuses, et cela sans désarmer, nous l'avons montré, les alliances tactiques que l'événement peut rendre nécessaires. Mais quand, dans un univers de somnambules, on nous propose de semer un peu plus d'inconscience, nous disons : Non. Notre tâche d'intellectuel est le service de la lucidité. Elle est limitée, elle ne peut s'isoler d'autres tâches, nous le savons. Mais aucune autre tâche ne peut la disqualifier dans son domaine. Nous offririons au peuple de bien misérables amitiés, si nous renoncions devant lui à cette honnêteté au métier qui est la vertu populaire même. »

C'est à ce niveau qu'il faut situer la pensée politique de Mounier : comme sa pensée philosophique, elle est pédagogique

1. *Esprit*, juin 1949, p. 849.

2. Cf. la note concernant le congrès de Pleyel (*Le mois des pacifiques*, *Esprit*, juin 1949, p. 852) et la réponse à Thorez.

JEAN-MARIE DOMENACH

et non systématique. La conscience de sa limitation est ce qui lui donne, en matière politique, sa pleine valeur. Si Mounier s'était consacré à dresser une construction politique et économique d'ensemble, il n'en resterait aujourd'hui qu'une utopie de plus ; s'il s'était voulu fondateur de parti ou inspirateur de combinaison, il n'en resterait qu'un souvenir de plus à ajouter au tableau des groupes révolutionnaires mort-nés. Au lieu qu'il nous laisse des principes de critique et d'action, une dialectique de pensée et d'attitude, toujours vivants, toujours valables. L'histoire dira quel rôle il a joué dans la lutte contre l'imposture et la trahison, dans l'orientation et l'élargissement du mouvement révolutionnaire, dans les progrès d'une conscience supra-nationale ; l'histoire dira l'étendue de son influence sur une multitude de jeunes chrétiens, qu'il a amenés progressivement à dégager une pensée politique, à l'exercer toujours plus concrètement et à l'orienter toujours plus radicalement jusqu'à l'engagement total qui leur fut demandé dans la Résistance. Les déceptions, les échecs, le piétinement de la France et de l'Europe d'après-guerre ne peuvent être juges encore d'une telle action.

On ne saurait en tout cas dénier à cette pensée une valeur authentiquement politique. Elle fixe des principes, nous l'avons vu, mais en même temps elle laisse le champ libre à l'appréciation la plus large et la moins systématique des situations concrètes (« La plus grande vertu politique est de ne pas perdre le sens des ensembles¹ ») ainsi qu'au plein exercice de l'imagination (« Le don politique, dans son essence la plus agile, c'est de saisir sans préjugé ce qui n'a jamais été de la même façon, et l'utiliser à neuf. »). Mounier lui-même n'a cessé de donner l'exemple de cet équilibre entre la recherche théorique et la position pratique, qui est l'essence même d'une véritable pensée politique. Aux ironies des politiciens réalistes, il suffit d'opposer la ligne rigoureuse de ses réponses à l'événement, dont eux-mêmes ne donnent aucun équivalent, parce que précisément ils sont sans principes. Et aux sommations de certains révolutionnaires, cette phrase dont il n'est plus temps de sourire : « Toute révolution peut échouer par une erreur sur l'homme aussi bien que par une erreur sur la tactique². »

Jean-Marie DOMENACH.

1. *Suite française...* (*Esprit*, déc. 1944).

2. *Esprit*, févr. 1946, p. 174.